

Et l'on palpa les lapins avec attention ; on les soupesait.

—Voulez-vous, reprit Martige, que chacun vénérât à cette heure, savoir comment on s'y prend ?

—Oui, oui, répondit-on.

—Rien de plus facile ; seulement il s'agit d'être assez fort en arithmétique pour démontrer à ces animaux-là les propriétés du chiffre quatre.

—Tu nous fais poser, Martige, dit le caporal Fuzelier ; mais n'empêche, tu as le droit de cela, mon garçon ; vas-y de la blague, les lapins sont là, c'est le principal.

—Caporal, reprit Martige, je ne voudrais pas manquer de respect à vos galons ; j'ai dit la vérité. Le chiffre 4, vous l'ignorez probablement, est le meilleur piège pour prendre des lapins. Comme j'ai pratiqué à fond l'exercice de cet engin-là, hier en voyant une piste de lapin dans la forêt de Bondy, où j'étais allé au bois sec, j'eus l'idée d'en construire un et de le tendre sur la passée. Ai-je eu tort ?

—Non pas, fichtre ! répliqua l'escouade.

—Cette nuit, je suis allé visiter mes pièges, j'y ai trouvé ces deux lapins-là ; ai-je eu raison de les engager au bataillon ?

—Oui, parbleu ! fit de nouveau l'escouade.

—Quel dommage, s'écria Marbach Bourbonnais roux velu, que nous n'ayons pas de petits oignons pour faire une gibelotte !

—Eh ! farceur, fit Martige, démasquant sa musette pleine de ces précieux tubercules, que ne parlais-tu plus vite ! J'en ai déterré une trentaine en un champ sur la lisière de la forêt.

Un tonnerre d'applaudissements éclata ; un ban fut ouvert en l'honneur du troupière d'attaque qui veillait pendant que les autres dormaient et leur procuraient l'abondance au sein de la disette.

Le caporal, visiblement sous le charme, grommelait :

—Ce sacré Martige, quelle sorbonne ! Veux-tu fumer une pipe ? lui dit-il avec élan, et il lui tendait son brûle-gueule noirci dont il avait soigneusement torché le bout dans la paume de sa main.

—Merci, caporal, fit l'autre, un peu de petit noir me plairait davantage. Eh ! monsieur du Coquemard, continua-t-il, du feu, de l'eau, chaud, chaud ; un coup de moulin pour une demi-tasse. Je l'ai bien gagnée.

—Cent Dious, oui ! tonna Marbach qui les mains plongées dans la musette dont son camarade s'était débarrassé, pelotait vigoureusement les oignons à pleine violacée et reniflait à plein nez leur odeur pénétrante.

Bientôt un feu pétillant du bois sec dont le poêle était bourré égaya la hutte de son éclat et de ses ronflements sonores, en même temps que, dans le grand bidon de campement, l'eau commençait à s'agiter pour la danse du bouillon ; sucre et café y avaient été précipités ensemble ;

un charbon ardent la opéra clarification.

La distribution allait commencer par les soins du cuisinier ; chaque soldat, sa gamelle à la main, s'était approché du récipient.

—Minute, ordonna le caporal Fuzelier, à tout seigneur, tout honneur, un quart d'extra à Martige.

—Attendu, approuva-t-on à l'unanimité.

—Pas de refus, merci, camarades, je vous revaudrai cela, dit simplement Martige qui déjà humait à petits coups la portion supplémentaire que lui octroyait la reconnaissance publique.

Le partage ayant eu lieu loyalement jusqu'à la dernière goutte, tous nos chasseurs mirent le nez dans leurs gamelles fumantes où l'air béat et la moustache trempée, ils absorbaient une boisson sinon pourvue de l'arôme exigé par les gourmets, du moins hygiénique et reconfortante.

Quand le café, largement additionné d'eau-de-vie, eut été avalé, les richards allumèrent voluptueusement leurs pipes dont les besogneux de l'escouade convoitaient le culot imprégné de nicotine.

L'appel du matin avait eu lieu, chacun fourbissait ses armes, brossait ses vêtements, astiquait son fournement.

Les conversations, un moment interrompues, reprirent leur cours.

—Puisqu'il y a de quoi festiner, dit encore Martige, il nous faut organiser un frichi dont chacun se lèche les barbes. Point d'expédition au tableau de service pour aujourd'hui ; une seule corvée, celle des vivres, à Rosny ; donc, nous sommes libres, faisons ripaille.

—Quelles nouvelles à la cave et au garde-manger, demanda-t-il à Romégous, le Gascon, gardien des provisions.

—Trois bouteilles de rouge cueillies à Villemomble, un litre de sacré-chien à boire, la bidoche de l'ordinaire et quelques choux de Bruxelles à manger, répondit laconiquement Romégous.

—A-t-on de la graisse ?

—Ce qu'il y a de plus chouette, dit à son tour Castellane le sapeur ; de la vraie moelle de bœuf. Hier, en préparant la graisse d'armes pour la compagnie, j'ai eu soin de tirer de côté les morceaux les plus convenables.

—Vive Castellane ! Castellane est un homme intelligent ; il comprend qu'il faut graisser l'homme avant le fusil ; bravo, Castellane !

—Il ne nous manque plus maintenant que du pain.

—Nous en avons, dirent quelques voix.

—Du pain d'avoine, pouah !

—Monsieur aurait-il du pain blanc à nous offrir ? grogna Dautre, autre Gascon qui n'avait pas encore soufflé mot.

—Pourquoi non ? riposta Martige, et précisément, ce sera toi qui vas l'aller quérir.

—Donne-moi donc vite un mot pour ton boulanger, reprit Dautre toujours goguenard.

—Blague, mais écoute, parodia Martige. Ecoute-moi, te dis-je, il s'agit de choses sérieuses. Il nous faut, pour tenir honorablement compagnie aux mets distingués auxquels nous allons faire les honneurs de notre estomac, du bricheton qui ne leur fasse pas honte.

—Or, vous le savez comme moi, il n'en manque pas à Rosny où la garde nationale se gobichonne dans les maisons ; ces gens-là sont pourris d'argent, farcis de conserves de toutes sortes.

—Il me semble qu'avec un peu d'adresse, on pourrait leur emprunter quelques pains à rendre à la fin de la guerre ; s'ils refusaient de consentir à cet emprunt on pourrait, d'ailleurs, les leur acheter.

—Et la monnaie ? fit Dautre, l'incrédule.

—Ah ! dégourdi sans malice, si tu n'as dans tes poches que de la monnaie de singe, et de la poudre d'escampette, c'est que de ta vie tu n'as pissé dans la Garonne, trou de l'air ! conclut Martige, imitant facétieusement l'accent de son interlocuteur.

De grands éclats, de rire ponctuèrent cette boutade.

—J'accompagnerai Dautre, et je soutiendrai la retraite, proposa Marbach, l'hercule de la bande.

II

—Tout va bien, mes agneaux, fit à son tour le caporal Fuzelier, c'est moi qui conduis la corvée des vivres, je vous embauche tous deux. En arrivant à Rosny, carte blanche ; ni vu ni connu. Je prendrai des hommes en quantité suffisante. Vous autres, du doigt, de l'œil ; les trente sous se gardent mal, il ne sera pas difficile d'opérer chez eux.

—L'heure approche, le clairon va sonner aux hommes de corvée : c'est le moment de nous démontrer ; en route.

Le clairon sonnait, en effet ; nos gens partirent.

A neuf heures, on aperçut de loin la corvée qui revenait au camp. Les hommes pesamment chargés, comme cassés sous le faix, cheminaient d'un pas lourd. Parmi eux se trouvaient Dautre et Marbach ; ils semblaient échanger de joyeux propos, et plus chargés que les autres.

L'escouade les attendait à la porte du gourbi ; on échangea des signes cabalistiques avec Fuzelier qui, sans se retourner, en passant, désigna du pouce par-dessus l'épaule les copains qui le suivaient en souriant.

—L'affaire est dans le sac, affirma Martige avec conviction, allons mettre les petits pots dans les grands. Et il entra dans la hutte où ses camaeades le suivirent.

Bientôt Fuzelier, Dautre et Marbach firent leur entrée ; ils étaient rayonnants. En sus des vivres de l'ordinaire, ils apportèrent quatre gros pains dorés, et un cer-